



L'ornement
du corps
Art Technique
et Civilisation



William
Morris
Fiche de
lecture



Justine Gendreau
ATC & Fiche de lecture
DSAA Design mention Graphisme
ESDM, Marseille
Promo 2020/2021

Sommaire

L'ornement du corps

Art Technique & Civilisation

Introduction	p4
• Une identité sociale	p6
• Une enveloppe protectrice	p8
• Un signe d'appartenance et usage punitif	p8
Conclusion	p9

William Morris

Fiche de lecture

Qui est William Morris ?	p11
Introduction	p11
• Un supplément d'âme	p12
• Signification du mot « œuvre d'art »	p13
• Vision du savoir-faire	p13
• L'art et l'artisan face au commerce	p14
• Introspection sur sa position en tant qu'artiste	p15
• Le mercantilisme	p16
• Attachement au Moyen Âge	p16
Conclusion	p17

Ornement du corps

Art Technique
et Civilisation



Marco Manzo,
Artiste tatoueur.

Introduction

À première vue, l'ornement s'exhibe et semble tapisser l'espace de décors aux yeux de tous néanmoins, l'homme sait aussi le dissimuler et le révéler bien plus intime lorsqu'il s'ancre dans la peau. En effet, le tatouage peut traduire des liens, des affects personnels de l'individu par un portrait de signes, de formes et de couleurs. La pratique du tatouage est un art ancestral, des Inuites le l'arctique au maorie de la Polynésie, tous les peuples ont eu recours à leur époque. Le tatouage se manifeste au gré des différents usages que l'homme lui accorde, il peut être une carte identité pour certain, un indicateur de rang social, un rite de passage, un remède thérapeutique ou encore même un symbole religieux pour les autres. Tout comme l'ornement dans les arts décoratifs, il relève d'un savoir-faire ou finesse et détails sont les maîtres mots de cette discipline. Le tatouage s'apparente donc à une forme de manifestation de l'homme sur son propre corps. Son application peut-être partielle ou monumentale en le recouvrant intégralement. En dessinant sur la peau, le tatoueur met en avant l'importance de l'articulation des motifs et des visuels entre eux par des jeux de compositions et de courbes afin d'épouser parfaitement la surface. Tout comme l'ornement dans l'histoire, le tatouage à un moment donné a été détourné et rejeté pour des connotations trop primitives et ostentatoires.

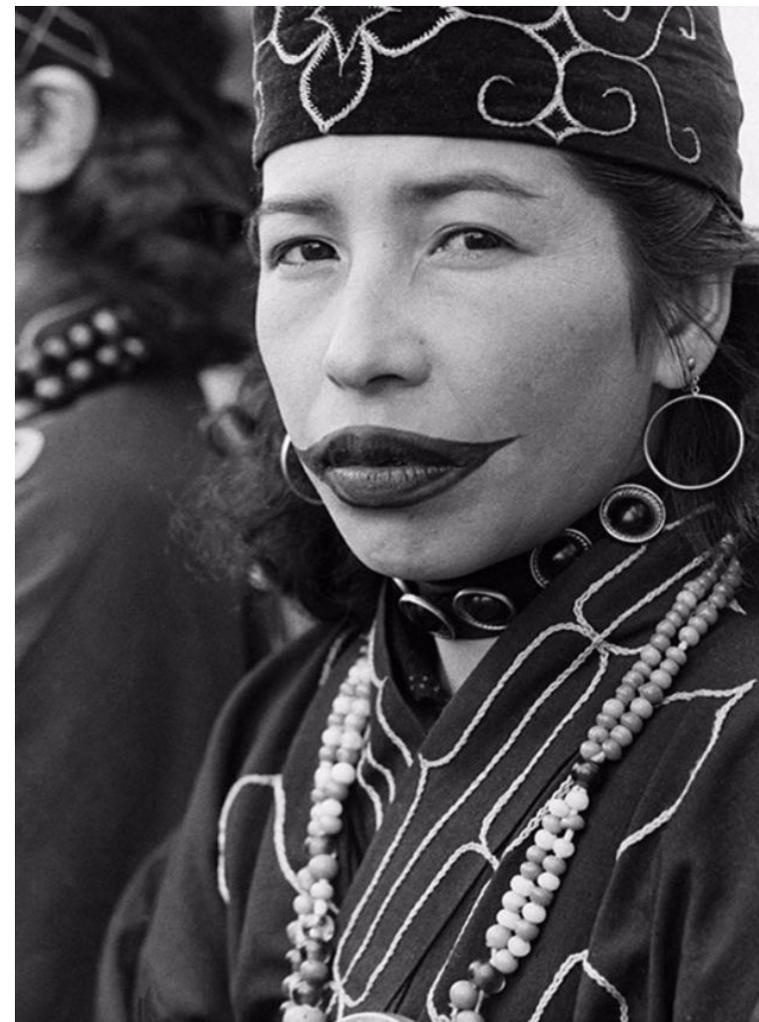


Dans ce travail, il serait donc intéressant d'éclaircir quelques formes de manifestation du tatouage et ses différents enjeux dans l'histoire de l'homme.

• Une identité sociale

Dans sa quête d'identité, le tatouage est un recours possible pour l'homme. En effet, le corps est comme le porte-parole physique de son esprit. Selon les propos de David Le Breton, le tatouage fait partie des moyens pour "sursignifier son corps et d'affirmer sa présence pour soi et pour les autres"¹. Ce sont des signes qui permettent d'exister aux yeux des autres, ou du moins s'en donner le sentiment. On peut voir éclore ce propos dans les premières modifications corporelles qui sont apparues au Nord du Japon avec la population des Aïnous (3^{ème} siècle avant JC).

Les hommes et les femmes ne se tatouaient pas de la même manière. Les femmes de la tribu s'ancrent la bouche ainsi que les mains au moment de la puberté et une fois mariées afin d'assurer son statut de femme. Quant aux hommes, ils se tatouaient la tête et le corps généralement, pour afficher leurs rangs sociaux et affirmer leur métier. Dans le même principe, dans la culture polynésienne, plus les hommes étaient tatoués, plus son prestige était grand. La présence de tatouage sur le corps permettaient de communiquer des signes de force (forme de virilité), de courage et de pouvoir pour l'individu mais cela ne relève que de l'apparence. Par conséquent, les tatouages les plus élaborés se sont retrouvés sur les guerriers ou les chefs. Inversement, les personnes dépourvus de tatouages étaient méprisés tandis que ceux où le corps en était recouvert étaient honorés.



Femme de la tribu
Aïnou, Japon.
Tatouée.

• Une enveloppe protectrice

On peut percevoir également le tatouage comme une barrière symbolique, l'illusion d'une carapace, une surface protectrice contre l'incertitude du monde. Dans la culture asiatique hindouiste, le tatouage a été un moyen de protection en période de guerre. Les soldats à cette période, ornaient leur corps de symbole et comptaient sur un soutien divin et spirituel. Encore aujourd'hui, dans d'autres pays comme la Thaïlande, le Cambodge ou le Laos les tatouages représentent principalement le dieu de la mythologie hindou "Bouddha". Le tatouage agit alors chez l'individu comme un marqueur symbolique "concret" des ses croyances abstraites. Sous un autre aspect, en s'efforçant d'affronter ses malaises et ses doutes par le tatouage, il se façonne une identité, une image, auquel il se rattache afin de puiser sa force.

• Un signe d'appartenance et usage punitif

Si pour certains peuples le tatouage était considéré comme un art, pour d'autres cultures il faisait l'objet d'un rejet radical. En effet, le tatouage a été utilisé à des fins bien moins nobles et détestables. À l'origine, les marques sur la peau étaient des signes d'appartenance à un groupe dans un esprit d'unité.

Mais très vite, les classes sociales les plus élevées s'en sont emparées et elles ont fait du tatouage l'objet de marqueur indélébile de honte afin de stigmatiser certaines catégories de personnes. Comme par exemple, les esclaves à la période romain. Les romains identifiaient chacun de leurs esclaves grâce aux initiales du propriétaire qu'ils inscrivaient au fer rouge sur le visage en signe d'appartenance, tel un bétail. Plus récemment, pendant la seconde guerre mondiale, les nazis avaient, identiquement, mis en place un système de tatouage avec des lettres pour les juifs et autres détenus du camp de concentration d'Auschwitz. Vécu comme une humiliation par les déportés, le tatouage peut être témoin d'une horreur et d'avilissement du corps.

Conclusion

Pour conclure, l'ornement corporel au-delà d'embellir purement le corps, a une valeur plus profonde et plus personnelle que l'apparence physique. Le tatouage chez l'homme à une véritable fonction de revendication identitaire et de valeurs sociales qui peut être tantôt vénérées ou tantôt diabolisées. Au travers du tatouage, l'individu affirme sa singularité en se le prouvant à lui-même. Enfin, il peut être l'hommage d'un accomplissement de l'être ou encore témoin d'une histoire passée.



Système de tatouage pour les juifs mis en place par les nazis pendant la 2^{ème} guerre mondiale.



Tatouage religieux Bouddha, signe de protection divine.

William Morris

« L'art et l'artisanat »

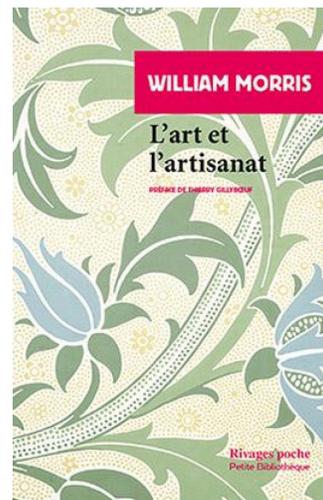
Fiche de lecture

Qui est William Morris ?

William Morris est né le 24 Mars 1834, à Walthamstow, à l'est de Londres. Ayant hérité d'une famille aisée, il réalisa une partie de ses études à Oxford, avant de se découvrir une carrière artistique. Curieux de la vie, il est à la fois poète, romancier, traducteur, dessinateur, ébéniste, peintre, imprimeur mais aussi fondateur des « Art and Crafts ». Par ses nombreuses créations dans les arts décoratifs, il est reconnu comme un véritable précurseur du design. William Morris n'a jamais partagé les théories économiques capitalistes et la révolution industrielle et de son temps. Au contraire, il revendique la passion et le travail pour ses valeurs fédératrices qu'elle engendre. En 1853 à Exeter College, il fait la rencontre de Edward Burne-Jones qui deviendra une figure majeure du mouvement préraphaélite. Grâce à lui, il va se détourner de ses études religieuses et révéler en lui sa vocation profonde pour les arts appliqués.

Introduction

Afin d'aborder le thème de l'Art et l'artisanat, William Morris aborde dans un premier temps, dans son livre, le rapport étroit qu'entretiennent les hommes avec les Arts Appliqués dans la société. Il décrit ce cadre comme « une qualité ornementale que les hommes choisissent d'ajouter aux articles utilitaires ». Autrement dit, la nature de l'homme à vouloir personnaliser et embellir les articles. En ce sens, un véritable besoin que l'homme se crée lui-même et dont il ne peut s'en séparer auquel cas, « les arts cesseraient d'être appliqués ». L'homme est capable de se détacher de l'ornementation néanmoins, il ne le fait pas. Au contraire, il le propage jusqu'à se perdre en dénaturant son application. William Morris justifie les Arts Appliqués comme une action, une réflexion qui s'ajoutent à un travail. Cette intention permet d'ajouter de la beauté à l'activité ; à la fois dans l'objet par ses décorations esthétiques mais aussi à la fois dans son métier afin de le rendre plus agréable à vivre, puisqu'il joint le plaisir à l'effort. En effet, c'est là toute la beauté de la vision de William Morris ; l'art appliqué permet d'ajouter de la beauté au travail. L'intelligence de l'homme, c'est sa capacité à pouvoir s'adapter dans toutes les situations. Dans ce sens, c'est pour cela qu'il améliore son quotidien, en transformant son labeur en plaisir.



William Morris,
L'art et l'artisanat, 2011,
Traduit de l'anglais par
Thierry Gillyboeuf,
Éditions Payot & Rivages,
18/05/2011.

Le livre se divise en quatre parties. Dans la première partie, Thierry Gillyboeuf présente William Morris. Dans la seconde partie, William Morris aborde l'Art, l'artisanat et son évolution dans le temps. Puis dans la troisième partie, intitulé l'Art en ploutocratie, il dénonce la suprématie industrielle au profit des conditions de vie des hommes. Enfin, dans la quatrième partie il étend l'Art un idéal Socialiste.

• Un supplément d'âme

La pratique de l'ornement est un besoin conscient mais aussi inconscient. L'homme à cette nécessité de s'exercer intellectuellement et de se prouver à lui-même ses capacités croissantes. Une fois le travail effectué, ce plaisir se transforme en bonheur et en fierté puisqu'il peut désormais apprécier pleinement les efforts qu'il a réalisés. Si l'art appliqué n'est pas pensé et exercé au produit, pour William, c'est alors forcément laid. Puisqu'il n'apporte rien de plus au créateur.

Un article dénué de beauté est un article dont on ne peut être sensible. Par conséquent, c'est un produit qui ne nous fait pas évoluer et qui au contraire pourrait aider à une dégénérescence. Par exemple, en lisant son passage dans son livre, j'ai tout de suite pensé à un objet ancien. Si on retrouve cet objet, il fait remonter en nous des souvenirs et fait ainsi travailler notre mémoire. Sa forme, son esthétique, ses couleurs si particulières (et qui ne peuvent être trouvées aujourd'hui) nous rappellent des souvenirs d'une période de la vie. Ainsi, les arts appliqués permettent de cultiver notre savoir et contribuent à apporter cette singularité à l'objet en plus de l'affect que l'homme lui accorde afin de rendre un objet figé, vivant. À l'inverse, si on supprime l'art aux « articles utilitaires », ils ne véhiculent plus rien. C'est d'ailleurs ce qui va se passer à l'époque de William Morris à cause de l'effervescence de la révolution industrielle.



William Morris, tissu de décoration Strawberry Thief, London, 1883, exécuté par Morris & Co. Tissu de coton, eau-forte indigo, imprimé à la main avec des modèles en 3 couleurs.

Selon le britannique : si l'homme contemplant la vie à travers l'art, il serait bien plus heureux. De ce point de vue, même les choses les plus insurmontables se révéleraient positives, pour peu que celui-ci le voit. En d'autres termes, utiliser notre nature d'être sensible, soit notre aptitude à embellir nos vies pour notre plaisir, c'est à la fois de permettre à nous-même d'accéder à la véritable source de bonheur, mais aussi de retrouver sa légitimité d'exister sur cette terre lorsque l'homme épuise ses ressources.

• Signification du mot « œuvre d'art »

Dans son livre, il prend le temps de définir pour ses lecteurs sa vision d'une « œuvre d'art ». Souvent, dans son livre il prend pour exemple l'ouvrage architectural. En effet, il le considère comme le fondement de tous arts. Selon lui, c'est un **« art qui embrasse toutes les disciplines »**. Il perçoit l'œuvre d'art sous le prisme d'une unité collective. Plus simplement, comme un véritable travail collectif qui emporte avec lui de vraies valeurs humaines. Par exemple, le plaisir du partage et de l'échange au travail, l'harmonie entre les différents corps de métier, qui fédèrent un groupe et la gratification collective éternelle gravée dans l'édifice, une fois achevé.

• Vision du savoir-faire

Dans son livre, il se pose la question du savoir-faire. Est-ce que l'homme d'aujourd'hui est capable de produire d'aussi beaux ouvrages comme ceux au Moyen Âge ? Il répond que non car les connaissances et les mentalités évoluent. Les intentions créatives et la vision de l'Art se déforment dans le temps jusqu'à devenir quasiment abstraites. La transmission de ce savoir-faire est terni par une société capitaliste, qui pense en priorité, à la propagation massive d'ersatz et aux profits qu'elle va réaliser plutôt qu'aux conditions de l'artisan et à son bien-être. En ce sens, l'artisan

va considérer la production d'avantage comme un « gagnepain, au lieu de satisfaire sa conception personnelle ». William Morris lutte contre cette tendance et cette mentalité qui gagne de plus en plus de terrain. D'un côté, la marchandisation de la pâle copie profite au faible revenu mais d'un autre côté, elle empêche avant tout l'acquisition de l'article authentique et l'affect qu'elle en découle. Il évoque malgré tout une amélioration du goût durant ses dernières années. Néanmoins, il sait, qu'il sera impossible de reproduire des ouvrages similaires ; surtout si les architectes n'ont pas été instruit. Il entrevoit à la fin du XIX^{ème}, un envahissement de « bâtiments utilitaires » soit le courant moderniste avec néanmoins, de rares travaux « raffinés et soignés » qui empruntèrent un « style éclectique », résultat d'une reconstruction.

• L'art et l'artisan face au commerce

William dénonce une société de profit au lieu de la qualité. Dans ses métiers, il a toujours défendu et lutté contre la tendance qui est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui « essayer de produire de la beauté » alors qu'on te force à réaliser « un raffinement commerciale ». Il met en lumière l'hypocrisie d'un commerce qui tente de commercialiser l'art afin de le rendre accessible à tous. Mais en réalité, le commerce de masse dénature entièrement l'art. Car en faisant cela, il rabaisse l'art à une simple consommation utilitaire sans importance. William énonce que le commerce créer la demande sur le marché pour ensuite, faire du profit individuel. Tandis que, les intentions de l'art sont de satisfaire les besoins authentiques afin qu'en retour, l'artiste puisse savourer le plaisir d'avoir pu combler l'envie d'autrui tout en s'assurant un revenu pour vivre dignement. Les valeurs sont donc, totalement opposées. De plus, il soulève que, la démocratisation de l'art engendre des marchandises qui ne rehaussent plus l'âme de l'acquisiteur et celui du producteur. En effet, le producteur optimise un maximum le temps qu'il va y consacrer. Alors qu'à l'inverse l'artisan, artiste, toujours plus perfectible, considère sa marchandise comme sa principale préoccupation et ne compte pas ses heures.

Selon lui, le commerçant est soucieux des marchandises qu'il vend à distance, sur le marché sans pitié pour un public désintéressé. Quand cependant, l'artisan, artiste à lui un échange privilégié avec un public d'amis et de proches admiratifs.

• Introspection sur sa position en tant qu'artiste

William Morris dans son livre remet en question sa philosophie en tant qu'artiste à vouloir perpétuer les traditions, le savoir-faire manuel et authentique que ses ancêtres lui a enseigné. En effet, entretenir les pratiques d'un passé, signifie-t-il pour lui d'être « un réactionnaire dans un passé mort » ? William Morris espère que non. Malgré tout, il ne cessera jamais de lutter pour le savoir-faire artisanal et la mémoire de l'histoire de l'art, quand bien même si son acharnement vient à s'essouffler. Il affirme qu'il ne faut pas baisser les bras et travailler en donnant le meilleur de soi. Il faut apprendre à garder en tête les valeurs et le plaisir du travail quoi qu'il advienne. En effet, maintenir cet art coopératif est sa priorité. C'est pour lui l'harmonie parfaite d'un être humain épanoui soit, l'équilibre qui permettra à la société « l'avènement d'une égalité réelle et heureuse ». Ces propos ont été affirmés dans son livre mais aussi énoncés lors d'une conférence prononcée, le 30 Octobre 1889 comme le discours présidentiel de la Section d'arts appliqués de l'Association nationale pour le progrès de l'art, à Edimbourg. Actuellement, les métiers de l'artisanat dit authentique sont peu nombreux mais, c'est pour cela qu'ils sont autant appréciés et admirés pour leurs raretés. C'est d'ailleurs, un sujet qui inspire nombres de journalistes, au travers duquel, ils mettent en avant la tradition, le courage et la fierté des artisans qui s'exalte de leur visage.

• Le mercantilisme

Dans son livre, William évoque le mot de l'Art au-delà des ouvrages, des peintures, des sculptures, mais bien jusqu'à ces formes les plus vastes telles que la culture des champs, l'entretien des villes, des chemins et des routes. On remarque que l'évolution est passée par là et que l'humain a délaissé la beauté du geste au profit d'un soi-disant confort de vie. William évoque que l'humain laisserait derrière lui un bilan sombre d'un **commerce avec la terre** qui était jusque là, belle à l'époque de nos ancêtres. Il n'y a plus de génie de l'art assez fort pour transmettre les valeurs transcendantes. Aujourd'hui, même le « bon artisan » est gâté par un système qui le contraint à une ambition individuelle en lui retirant toute possibilité de coopération avec d'autres artistes. Pour William, le public n'a plus accès que ce qu'est le véritable Art. Il souligne qu'avant, l'art était compris de tous. Dans le sens ou, les hommes étaient plus ou moins tous des artistes puisqu'ils avaient l'instinct, une sensibilité innée de la beauté et créaient ensemble de belles choses.

• Attachement au Moyen Âge

On remarque que William Morris est très attaché à l'époque du Moyen Âge. Il lui apparaît comme une période divine, d'une immense richesse. Les hommes pouvaient s'accomplir pleinement autant moralement que physiquement au sein des guildes médiévales. Ils avaient conscience que la clef d'un bel objet était le temps et la passion. La création faisait appel à l'homme dans son entièreté. À l'inverse d'aujourd'hui où, l'homme est avili par une seule et même tâche dans les industries. Ce type de coopération médiévale harmonieuse a marqué aussi la période de la Renaissance Italienne. Malheureusement, cette philosophie s'est estompée rapidement à cause du développement de la concurrence. Les arts intellectuels et décoratifs ont perdu progressivement de leur charme pour accélérer l'avancée d'une mentalité mercantile. Cette avancée est marquée par la division moderne du travail qui transforme l'habile artisan en une main-d'œuvre non qualifiée, déconnectée de son objet et tributaire d'une machine

qui a aliéné son âme. William Morris espère un jour, que l'homme se rendra compte que la société le pousse à une concurrence toujours plus rude et insupportable et espère qu'un jour les hommes se rallieront pour former des associations libératrices.

Conclusion

La vision de l'art en général de William Morris dans son livre est on ne peut plus actuelle. L'industrie et les nouvelles technologies nous ont fait oublier le plaisir de la production plastique et la véritable connexion avec la matière. Moi-même et d'ailleurs de plus en plus, je ressens le besoin de m'échapper des outils numériques. Son utilisation excessive amène l'individu à s'isoler et écarter toute possibilité d'échange avec d'autres personnes. Je pense que le monde du numérique devrait être davantage encadré pour éviter ces dérives. Par conséquent, notre responsabilité en tant que designer qui sommes à la frontière entre l'artiste et l'artisan numérique, à penser des inventions qui rapprochent les personnes. L'évolution du numérique, me passionne et malgré qu'il affecte de temps en temps mon bien-être mental, il ouvre un champ artistique merveilleux. Enfin, les savoir-faire ancestraux de l'ornement sont rares. Pour cause, le numérique a modifié sa fonction, en le mutant vers une forme mouvante. Néanmoins, il brille par sa rareté.

William Morris
Design for Tulip and Willow
indigo-discharge wood-block
printed fabric, 1873.



— Typographies :

.Faune

.Roboto

.Baskerville

— Imprimé en Février 2021,
à Hyper Copy, Marseille,
en 7 exemplaires.

